

CE QUI DISTINGUE LES POÈMES DE M. RODENBACH,
L'ABONDANCE DE LEURS IMAGES ; CE QUI DISTINGUE CES IMAGES,
C'EST LEUR TREMBLÉ, LEUR TÉNUITÉ, LEUR FRÔLEMENT.

Si j'ai bien compris le livre de M. Georges Rodenbach, la strophe suivante me paraît en donner le texte le plus net :

*Nous connaissons si mal notre pauvre âme immense !
Elle est la mer, un infini, un élément
Qui ne cesse jamais et toujours recommence ;
Mais nous n'en savons bien que le commencement.*

C'est ce « commencement », « ce bord » de l'âme, que le poète analyse et chante en son livre. Tout fait ne lui apparaît, toute vision ne lui parle, toute pensée ne se confie à lui qu'en tant qu'ils se prolongent infiniment dans l'âme.

Si bien que nous ne les voyons que comme des herbes ou des êtres sous eau, des reflets de lumière dans les vitres, des coruscations minérales en un aquarium, des nuages en tissus frêles comme des souffles, là-haut, dans le ciel.

Cette idée fondamentale de l'âme, dont la clarté même est si intense qu'on ne peut y voir à fond sans être aveuglé et néanmoins aux limites de laquelle toute la curiosité, toute l'ingéniosité, toute la douleur ou toute la joie humaine séjournent pour y surprendre à la surface quelques vérités, est voisine de la théorie de M. Maeterlinck et de celles de tous les mystiques.

L'âme-sphinx qui se livre, l'âme-abîme, ou pour les uns l'intuition ou pour les autres l'instinct, ou mieux encore cette « raison du cœur » dont parle Pascal, doivent surprendre les secrets de la vie au fur et à mesure que le temps les y fait apparaître; l'âme inconnue, mais non pas inconnaissable, peut apparaître à quelques poètes personnels de notre temps comme un admirable pays de rêve, d'observation ou d'art. On comprend qu'ils se laissent tenter.

Ce qui distingue les poèmes de M. Rodenbach, c'est l'abondance de leurs images ; ce qui distingue ces images, c'est leur tremblé, leur ténuité, leur frôlement. Or, il ne peut en être autrement puisque les idées dont elles font palpiter la vie sont précisément celles qui flottent à peine formulées sur les grèves de la mer vaste et ténébreuse de notre être.

Et comme les plus belles œuvres naissent toujours du fait quel sont ajustées nettement à l'idée qu'elles profèrent, il en résulte que c'est en ces comparaisons ténues, en ces figurations ductiles et fines, en ces vers où l'image semble tissée avec des cheveux fins, des fils de la Vierge, des raies de pluie ensoleillée ou deuilante, que M. Rodenbach nous apparaît, le plus indiscutablement, le délicat et nuancé et original poète qu'il est.

À travers la multitude de comparaisons neuves qu'il trouve, quelques-unes

détonnent. Ainsi le cadran d'une tour qu'il compare à « une tonsure » ; ainsi la brume rose du couchant qui s'offre « comme un sexe ». Nous ne voulons insister sur ces tares que pour noter qu'à côté d'elles des centaines d'images parfaites et neuves s'affirment. Il faut être malveillant et hostile à l'art pour attaquer un livre entier sous prétexte que tels détails sont de médiocre écriture. Il est d'admirables édifices dont quelques pierres sont noircies. Une citation extraite d'un poème et malveillamment choisie est un procédé de critique qui discrédite celui qui l'emploie. Il faudrait le laisser aux journalistes habitués aux guerres sournoises et viles.

Si donc l'imagination est la marque des poètes, l'imagination fécondée d'émotion, *Les Vies encloses* valent en art. En outre, elles sont édifiées suivant une belle idée fondamentale et les lignes de leurs architectures sont d'accord avec celle-ci. Conclusion ? Un beau livre acquis à la littérature moderne, qui déjà en compte plusieurs.

Emile Verhaeren, *L'Art moderne*, 19 avril 1896